

Jacques Drillon

Un entretien avec le compositeur de "Metastasis"

« Le réseau Xenakis »

Le Nouvel Observateur no 1464, du 26 novembre au 2 décembre 1992, p. 140.

[140]

Il a 70 ans et demeure l'un des plus importants créateurs de la musique contemporaine. Radio-France lui rend hommage avec une série de concerts. Souvenirs et portraits

[I. X. ] "Je peux bien vous donner des nouvelles de ma santé, si vous en voulez. Un virus m'a donné une péricardite, qu'on a soignée à la cortisone; cela m'a bouché les artères, et j'ai dû subir un triple pontage. J'ai eu ensuite un cancer de la prostate, et maintenant une hernie. À part cela tout va bien... Avant je pensais que j'étais immortel; à présent, j'ai conscience de la brièveté de la vie. Dix mille ans passent comme de la fumée. Notre capacité d'oubli est immense: la mémoire ne conserve que les faits saillants, quelques fossiles, des pointillés... Et c'est suffisant. Imaginez que la Terre ait gardé trace de tout ce qui s'est passé! On aurait vite étouffé. Les disparitions nous sauvent; seulement, elles sont très légèrement insuffisantes, si bien qu'à la longue la Terre devient surpeuplée. Dans cinquante ans, ce sera comme dans le métro.

Parfois, oui, je repense au passé. Messiaen est là, en photo, derrière vous. Je l'aimais bien, surtout pour son attitude dans la musique. Comme Brahms, dont je connais et j'aime la musique, mais dont je ne sais pas grand-chose. Messiaen n'était pas mathématicien, mais il avait l'intuition des choses qui venaient de la musique même, et il a pu faire des découvertes qui ont à voir avec les mathématiques: voyez la combinatoire, par exemple, surtout dans le « Livre pour orgue », voyez les « Neumes » pour piano. Cela me passionnait: il avait une approche traditionnelle, il était un véritable découvreur. Son horizon était large: un jour que j'avais fait une conférence sur le big bang à l'Institut, il m'avait dit que Dieu existait avant le big bang, et je lui avais répondu que rien n'existait avant le big bang. Il était resté pensif: il avait son chemin, mais il acceptait celui des autres, ne se fâchait jamais, ne rejetait rien. Mais vous avez raison, il avait la main d'un jésuite, inerte... On avait envie de la secouer. Il était un jésuite éclairé! Honegger, en revanche, à qui j'avais montré une oeuvre à l'époque où j'étais réfugié politique à Paris, avait trouvé des quintes et des octaves parallèles [proscrites en harmonie d'école], et s'était mis en colère: « Ce n'est pas de la musique! Les trois premières mesures, peut-être, et encore! » Il m'avait d'ailleurs déconseillé de devenir compositeur parce que c'est un métier où l'on ne gagne pas sa vie. Et puis il est mort, et je suis allé voir Milhaud, qui était très gentil. Contre toute apparence, il était d'un tout autre

abord, peut-être à cause de son infirmité [Il avait de graves rhumatismes]. Mais nous n'avons jamais eu de discussion musicale. Je n'aimais pas beaucoup sa production, que je trouve un peu facile.

J'ai rencontré Hermann Scherchen après m'être fâché avec Boulez, au début des années 50. Oui, déjà: j'avais écrit une pièce pour orchestre intitulée « le Sacrifice », composée sur huit notes, au lieu des douzes « requises », et cela le contrariait, voilà. Pierre Schaeffer, à qui je l'avais soumise, ne sachant pas lire la musique, l'avait lui-même passée à Pierre Henry, lequel l'a transmise à Scherchen, qui dirigeait alors « Désert », de Varèse, à Paris. Il m'a fait connaître à la fois cette musique et son auteur, et m'a convoqué à sept heures du matin, à l'hôtel des Saints-Pères, où descendent maintenant Brendel et beaucoup d'autres. Il était dans son lit; il me parle de ma pièce, mais ajoute qu'il n'a pas envie de la diriger. Je me suis levé pour partir, mais j'avais sous le bras la grande partition de « Metastasis ». Il m'a arrêté et a demandé à la voir. Il s'est mis à lire, de haut en bas, comme ça, toujours au fond de son lit, et laissait tomber les feuilles l'une après l'autre. Moi, je ne savais que faire, je ramassais... Et la chose l'a intéressé. Je commençais à travailler sur les questions des masses orchestrales, et sur la manière de les traiter par les statistiques. Il m'a même demandé d'écrire des articles sur ce sujet.

Oui, il était vraiment d'un intrangiance terrible avec les musiciens d'orchestre. Il ne restait jamais très longtemps au même endroit à cause de cela. Mais quand je lui ai fait entendre la retransmission radio que j'avais moi-même enregistrée dans la chambre de l'hôtel où je vivais alors, de sa création de « Désert », avec hurlements, le scandale, je l'ai vu pleurer. Et Scherchen a été banni de la radio française par le patron de l'époque. Il n'est revenu que beaucoup plus tard, pour un concert enregistré. Pendant les répétitions, les musiciens lisaient le journal, fumaient des cigarettes, avec une telle morgue qu'il avait dû interrompre les répétitions... Mais le soir du concert, qui n'avait donc été que peu préparé, ces réticences des musiciens ont disparu petit à petit, et à la fin, l'orchestre l'a applaudi. Scherchen avait une telle force de caractère qu'il l'avait rendu consentant."

Propos recueillis par Jacques Drillon